

Treizième partie

Les glanures

Le Magasin général au temps des années '30

Toute la semaine le village de Val-Brillant avait connu un va-et-vient inhabituel. Il était passé, sur la rue principale, des attelages de toutes sortes, des traînes à chien, des carrioles, des "berlots", des sleighs à patins descendant pour la plupart des rangs et du "Gouvernement". On allait chez le cordonnier, la lingère, la coiffeuse, on en profitait pour "passer à confesse" enfin, on s'arrêtait au Magasin général.

Ce matin-là, vendredi le 24 décembre, il neigeait légèrement. Les flocons tombaient en tourbillonnant poussés par une brise de l'ouest. Il faisait doux. Mais, à cause du vent qui pouvait monter subitement, hommes, femmes et enfants avaient endossé le "capot de fourrure" ou le manteau en étoffe du pays.

Très tôt, le Magasin général avait ouvert ses portes. Joseph Lizotte et sa famille étaient au poste. Beaucoup de clients, depuis une semaine avaient emporté une grande quantité de marchandises. Cependant, les sacs de farine, de sucre, de grains de mouture continuaient à s'entasser le long d'une colonne, quelques barils de pommes montaient la garde; plus loin, s'alignaient les "bottes de sauvage"; sur un comptoir s'empilaient les chemises de flanelle carreautes, les culottes "peg top", les culottes "british" et les bas "golf" tant recherchés par les jeunes gens.

Au fond, il y avait le coin de la viande, les barils de lard salé. Couché sur le côté, le tonneau de sirop semblait dormir. Les barils de clous côtoyaient les fourches à foin et les rouleaux de cables. En un mot, il y avait de tout dans le Magasin. Le coin, toutefois, qui attirait particulièrement les hommes, c'était celui des attelages fins pour bogheis délicats...

Depuis le matin, ça ne dérougissait pas au Magasin général. La "truie" placée au centre de la place brûlait de belles bûches d'érable et gardait tout le monde au chaud, malgré le battement constant des portes. Peu à peu, quelques habitués des lieux les Dubé, Fournier, Desrosiers, Blais, Morin, St-Amand, Bélanger, Lévesques, etc. s'installaient autour du feu et commençaient d'interminables palabres sur la politique et sur les femmes. Souvent la conversation s'animait, ponctuée d'énormes éclats de rire. Lorsqu'elles pénétraient au Magasin général la plupart des femmes rougissaient de gêne aux propos que les hommes prenaient plaisir à tenir sur leur compte.

Comme les gens avaient plusieurs courses à faire au village, en arrivant, ils allaient d'abord mettre leur bête à l'abri près de l'église dans de petites écuries non chauffées, louées à l'année.

Vers sept heures du soir, commencèrent à arriver au Marché général les familles du bout des terres qui, après avoir fait leurs achats demandèrent de demeurer à la chaleur, en attendant la messe de Minuit. A mesure que la soirée avançait, malgré le brouhaha, les enfants, assis en rond, pressés les uns contre les autres, s'assoupièrent.

Autour de la "truie" les conversations allaient encore bon train dans la fumée des pipes et des cigares. Les gens affluaient toujours, même si les cloches de l'église avaient déjà lancé les premiers appels pour l'office sacré.

Il était presque minuit sonnait lorsque Joseph Lizotte parvint poliment à faire sortir tout le monde. Il neigeait lentement des flocons dodus. Du Magasin général s'était formée comme une procession joyeuse et bruyante vers l'église.

Les lumières du Magasin n'étant pas encore éteintes, par cette nuit paisible, la façade aux carreaux givrés ressemblait à une carte de Noël... Un Noël d'antan!...

Paul-Yvan Deléglise



La "truite" du magasin général.

Souvenirs de mon enfance

LE DIMANCHE À LA CAMPAGNE

C'était bien sûr, le jour du Seigneur. Et il commençait tôt. Pour être à l'église à 7h30 si l'on voulait passer au confessionnal et communier, il fallait partir avant de se lever, comme disait mon oncle Ti-Louis. Pour la grand-messe, la voiture était quitte vers 8h30. La veille, on savait déjà qui irait à la messe, qui garderait la maison. Ces derniers faisaient le ménage, récitaient le chapelet, des orémus et quand, l'été, par les fenêtres ouvertes, on entendait tinter le **Sanctus**, nous faisions sans le savoir, ce que le psaume 137 recommande: " Nous nous prosternons vers le temple sacré" et unissons notre prière à celle du Peuple de Dieu réuni.

Au retour de la messe, les voitures à chevaux se suivaient de près et les hommes répétaient des passages du **Gloria** ou du **Credo** de Dumont. Leurs voix d'acier, franches comme le soc de leur charrue, aussi bien trempées que leur foi, robustes comme leur invincible allégresse faisaient résonner les échos d'alentour. À mesure que les voitures s'approchaient du 2^e rang, les voix se perdaient, la louange devenait moins sonore puis se taisait.

Le dîner attendait les pieux voyageurs. C'était un rôti ou bien un bouilli avec le pain d'habitant, le beurre de ménage, de la galette bonne ou du pain sucré. Le jour du Seigneur devenait rendu sensible dans les assiettes. On le célébrait autour de la table. Souvent un bouquet de marguerites, de lilas ou de roses ornait le centre.

L'après-midi, nous, les enfants, nous avions, pour gambader, le domaine du bon Dieu: les clos, le ruisseau, la montagne, la cédrière ou les coteaux. Nous sentions la vie crépiter de toute part: les cigales emplissaient l'air de leurs notes gaies, les bourdons vrombissaient de fleur en fleur, le vent jouait dans nos cheveux et le soleil nous brunissait l'épiderme tant qu'il pouvait. En attendant l'heure des vaches, nous allions cueillir fraises, framboises, bleuets. Nous en mangions sur place tout notre saoul puis en rapportions de pleins casseaux pour que maman prépare des pâtés ou des tartes: c'était habituellement le menu du soir.

Nos taillis se montraient généreux et savaient donner. Les "talles" de noisettes se touchaient du coude, les merisiers se caressaient du bout des doigts, les cerises échangeaient des baisers. Nous connaissions leur cachette et nous aimions déranger leur intimité en faisant d'abondantes cueillettes. Ce qui gâtait souvent notre plaisir à nous, les jeunes, c'était la peur des ours! Nous imaginions qu'ils espionnaient nos agirs pour se jeter sur nous au moment propice. Les grands, eux, riaient de nos craintes ridicules: "Allons, allons, les enfants," qu'ils disaient, "les ours n'habitent pas le 2^e rang!"

Parfois aussi, nous risquions des choses défendues, comme cette fois où mon frère et moi avons résolu de fumer à la cachette. Lui s'était procuré du tabac **Château** et moi, je devais fournir les allumettes. Nous étions là, près de la grange à nous disputer. Lui avait le tabac, moi, je n'avais pas pris les allumettes et je recevais les blâmes, comme de raison. Une soeur, à trop bon flair, apparut et comprit vite de quoi il s'agissait... "Vous allez me remettre votre tabac" enjoignit-elle; "autrement, je le dis à maman." Il ne s'agissait pas de chantage: nous la savions capable de nous dénoncer! Nous avons donc remis entre ses mains le fruit de nos économies de la semaine et tout notre plaisir escompté.

Nous découvrons la nature en vivant à son contact. Elle nous comblait de bonheur. Un bonheur qui persiste dans nos souvenirs et dans notre bien-être physique et psychique. Nous apprenions également le **Credo** du paysan: la foi au Dieu qui créa la nature!

À la tombée du jour, maman, assise sur le seuil d'une fenêtre du nord, jouait de l'accordéon pour égayer la famille et pour inspirer des sentiments tendres aux amoureux qui passaient et repassaient à pied ou en bogheis. Elle nous éduquait à la joie aussi avec ses chansons aux nombreux couplets et avec ses rigaudons. Nous disions, pour plaisanter et pour la féliciter en même temps: "Accordons-nous... c'est si beau l'accordéon!"

L'hiver, c'était différent. Nous n'allions pas toujours à la messe. On priait quand même à la maison, mais, avec les doubles fenêtres et les portes calfeutrées, nous n'entendions plus tinter le **Sanctus**.

Le dîner n'égalait pas celui de l'été. Faute de cueillettes et de jardinage, il restait les conserves, le lard, les herbes salées, les confitures. Les femmes savaient se tirer d'affaire avec leurs provisions.

L'hiver étalait aussi de nombreux charmes avec sa neige abondante dans nos régions. La marche en raquettes, les fuites en glisse-pied, les descentes en traîne sauvage ou en bobsleigh, etc. Les après-midi se passaient à avaler du vent neuf et cela faisait nos délices: nous revenions les joues fardées, l'onglée aux doigts, la guédille au nez et du bonheur de la tête aux pieds!

Nous étions heureux, le dimanche à la campagne. Rien que d'y penser, je frétille encore d'aise!

Quand j'ai découvert la fiche liturgique A4 "Jour du Seigneur, jour de louange et de prière, repos de Dieu et paix des cœurs," j'ai tâché de revivre les joies d'antan. Hélas, les plaisirs de la campagne ne se transplantent pas dans la ville. Il a fallu en choisir d'autres de moindre qualité et à plus grands frais.

LE CORDONNIER DE MON VILLAGE



Le cordonnier Alfred Bélanger.

Existe-t-il encore des cordonniers de village? De vrais! Qui ont le métier dans le sang, dans l'âme. Des cordonniers de race, c'est-à-dire: de talent et de cœur. Celui de la chanson folklorique nous faisait virevolter dans un rythme de démon: "Si just!(bis); Si dret!(bis) Pas plus qu'il n'en fallait!"

Le mien, celui de mon village, faisait mieux, vous allez voir. Et il n'exigeait pas plus qu'il n'en fallait lui non plus.

Il différait de celui de la chanson: pas p'tit, ne lui fallait pas sa chopinette, ne battait sa femme ni à coups de bâton, ni autrement. Il boitait héroïquement des suites de la paralysie infantile. Nous l'admirions déjà pour cette épreuve acceptée. Il éleva sa famille à tirer fort, à piquer fin; coucher tard et lever matin. Doué dans son domaine, comme le peintre pour ses tableaux, comme le musicien pour des allegro vivaces ou des fugues. Lui, c'était des semelles, des talons, des coutures, des empeignes qu'il composait et exécutait avec art et aisance.

Au temps où les gens roulaient si peu et marchaient tant, ce qu'ils ont dû en user des galoches: les hommes, derrière l'attelage, au chantier, sur la route; les femmes, au travail de la ferme, au jardin; les enfants, à l'école, au catéchisme, aux sports! Il fallait aussi des chaussures fines pour le dimanche, les noces ou la danse, bien que l'on dansât peu à cette époque où existaient passablement de barrières de conscience.

Sa devise? Travail soigné, service rapide, courtoisie de rigueur: tout cela à la fois! C'était sacré comme pour le prêtre la dignité et le respect à l'autel. Une espèce de sacerdoce, quoi: le ministère du soulier sur mesure!

Il n'a dû guère entasser, pas plus que le savetier de la fable. Plutôt, comme lui, attrapait-il le bout de l'année avec tantôt plus, tantôt moins.

Il n'a jamais voulu vendre sa boutique, sa politesse exquise et sa bonne humeur. Une petite boutique chérie des rentiers qui, là assis sur un banc contre le mur le plus long, devisaient sur les destinées locales, sur la politique municipale, provinciale ou fédérale... Lui, le maître de céans, se contentait d'écouter et de sourire. Lui demandait-on ce qu'il pensait de la politique, il répondait: "Oh, moi, vous savez, je fais des souliers!"

Les clients venaient et expliquaient; revenaient, payaient et repartaient satisfaits. C'était là sa seule réclame et le travail ne manquait pas.

J'ai toujours été rempli d'admiration pour ce professionnel qui n'avait guère son pareil.

Un dicton prétend que les fils de cordonniers sont les plus mal chaussés. Je doute fort qu'on ait pu appliquer cet adage au cordonnier de chez moi: il aimait plus ses enfants que les sous, et il les aimait de la tête aux pieds!

Alfred est parti au Paradis. Peut-être continue-t-il de boiter, mais glorieusement, astheure! (La Rochefoucauld, Lettres, 24).

J'espère, du moins, qu'il a hérité d'une loge privilégiée dans les demeures du Père. Proche des affaires, pour qu'il n'ait pas trop à marcher, rapport à sa jambe. Exerce-t-il son métier, là-haut, pour en tirer une part de ses délices éternelles? Pourquoi pas? Si, comme le chantent le psaume 150 et autres, les bienheureux dansent de joie pour le Seigneur, il leur faut des souliers, non? Céleste cordonnier, chausse les princes-danseurs du Seigneur dans les parvis éternels aux parquets d'émeraude, de jaspe, de saphir. Couds si just! si dret! des souliers fins, satinés, ajustés, pour rythmer au son des harpes d'or, des luths, des cors et des trompettes jouées par les anges joufflus qui s'exercent à souffler depuis le jour de leur création.

J'ai marché au catéchisme, moi aussi, comme les écoliers de mon temps: 5 ou 6 semaines, du lundi matin au vendredi soir. Je relate un fait de ce printemps 1928: **l'interrogatoire de M. le curé.**

J'avais eu 10 ans le 20 février. M. le Curé, du haut de la chaire, avait, comme chaque année, annoncé l'ouverture du catéchisme pour mai, en insistant que les candidats devaient avoir 11 ans révolus...

Le matin de l'ouverture, M. le Curé vient lui-même à la salle du collège où se feraient les classes de catéchisme par M. le Vicaire. Nous sommes là présents 30 ou 40 jeunes garçons et filles, intimidés par M. le Curé qui fait l'appel. Mon tour arrive.

— "Alexis Pâquet. Quel âge as-tu?"

— "Dix ans, M. le Curé."

— "Quand les as-tu eus?"

— "Le 20 février, M. le Curé."

— "J'ai dit que je n'en voulais pas de 10 ans... Tes parents n'ont donc pas compris?"

QUAND J'AI MARCHÉ AU CATÉCHISME

Timidement je risque ma défense:

— “C’est la maîtresse qui m’envoie. Elle m’a dit que je pouvais.”

Je savais que le nom avait du poids...

— “Qui est ton institutrice?”

— “Mademoiselle Laura St-Laurent, M. le Curé.”

— “Nous verrons. Assieds-toi.” Et il passe au suivant.

Je croyais l’épreuve suffisante. Mais non! Aussitôt l’appel nominal terminé, M. le Curé me fait venir près de son bureau et commence l’interrogatoire. Dix-huit ou vingt questions parmi les plus embêtantes (embarrassantes) des quelque 500 de notre petit catéchisme. Les mystères, la grâce sanctifiante ou habituelle, la grâce actuelle, les oeuvres de miséricorde corporelle et spirituelle, les commandements de Dieu et de l’Église, les sacrements et les sacramentaux, la calomnie, la médisance, le désespoir et la présomption (cet espoir téméraire du salut que je n’ai compris que bien plus tard, quand j’y suis tombé)... Toutes les questions à piège défilent et reçoivent la réponse textuelle débitée à l’allure d’un trotteur! Il me semble même que tous les regards sont braqués sur moi, que toutes les oreilles se font attentives au débit de ma timide voix. Et, sans doute, les copains auraient proclamé ma victoire par une salve d’applaudissements et de vibrants hourras, s’ils n’avaient pas été tant intimidés devant M. le Curé et si respectueux des convenances.

— “C’est bon, dit M. le Curé, si tu te conduis bien, tu pourras être admis à la communion solennelle!”

Je crois que ce fut là le triomphe le plus marquant de toute ma vie.

Les jours suivants de l’interrogatoire, c’est M. le Vicaire qui nous expliqua le catéchisme et nous le fit réciter. Il nous recommandait de noter ses doctes enseignements théologiques: “péchés capitaux...” cela vient de “caput” qui veut dire tête, etc... Imaginez qu’en 2e ou 3e années de primaire, écrire ce traité de dogme et de morale dans mon petit calepin de 3 pouces par 5 pouces, ce n’était plus le triomphe du premier jour!

Le vendredi de la première semaine, M. le Vicaire recueillit nos notes, les prit avec lui et nous fit une peur bleue: “Je vais les montrer à M. le Curé qui jugera si vous devez être gardés ou renvoyés.” Se faire renvoyer du catéchisme, c’était la honte suprême!

Je ne sais pas ce que les autres avaient écrit, mais moi, avec mon seul “caput qui veut dire tête,” je ne méritais que le renvoi... c’était clair, et je m’y attendais!

Le lundi suivant, comme par hasard, c’est un nouveau Vicaire qui est venu continuer le catéchisme jusqu’à la fin. On n’entendit plus parler de nos chers résumés et nous ne fûmes plus soumis au supplice d’engraisser nos calepins 3 X 5 de mots savants et indigestes. Nous savions le par-coeur, le mot à mot. Quant à comprendre et à expliquer, par exemple, “ne peut avoir d’égal (des gales),” (cf No.19), laissez-nous une chance, hein!

Depuis ce temps du catéchisme, pas question de couvrir à pieds, soir et matin, la distance d’au moins 4 milles. Je demeurais chez des cousins, à un mille du village. Le séjour au bord du Lac, dans cette grande maison débordante d’activité m’était d’autant plus facile, voire agréable, que j’y retrouvais ma soeur, greffée à la famille par alliance depuis un an et qui partageait les tâches domestiques avec la maman cousine. Les deux s’entendaient à merveille, surtout que la cousine était une personne douce comme l’aurore, patiente comme Job, adroite et gaie comme Maman.

Le lundi, j’apportais quelques provisions pour la semaine. Mes dépenses de logement, de nourriture et d’entretien se fondaient dans le budget commun des cousins charitables.

Ne vous ai-je pas dit que nous prenions des notes? Il nous fallait donc un crayon de mine. J’en achetai 5 de 1 sou chacun. C’était trop, bien sûr! Un, deux au plus suffisaient. Je réalisai bientôt que j’avais mal investi... J’en vendis un, au prix coû-

tant et à crédit, au cousin qui n'en avait plus. Mais le compte ne se réglait pas vite. Un bon jour, je risquai: "Allez-vous me le payer, le crayon?" demandai-je à la Maman! Comment ai-je osé, moi qui, chaque jour, contractait envers mes cousins généreux, une dette cent fois plus grande pour les soins, l'affection, les attentions, l'éducation? Quand j'y pense, je me cacherais à trente pieds sous terre! Et dire que je ne m'en suis pas confessé avant ma communion solennelle! Pas du mauvais investissement, ni de la vente à crédit. Non. De cette insolence de mes 10 ans: "Paie-moi ce que tu me dois!" (cf. Matt 18,28).

Avant que St-Exupéry n'eût son Petit Prince, nous avions le nôtre. Le seul chien que nous ayons gardé, à ma connaissance, et que nous avons adopté tout jeune, sans papier officiel de naissance, sans acte de baptême. On l'appela Ti-Prince.

Environ 2 pieds de long, 1 1/4 de haut, poil ras, noir et luisant; queue longue, fine, recourbée sur la croupe; oreilles courtes, raides et pointues; pattes droites et sèches. Propre, dévoué, courageux, clairvoyant: une bête délicieuse!

Il portait une espèce de bavette blanche comme un rabat de Frère Mariste. Aussi quand il s'asseyait sur son train de derrière, il ressemblait à l'éducateur à son pupitre.

Il était le chien des enfants, éduqué par eux, ses compagnons habituels à qui il rendait service de cent façons.

Une fois, il m'a mordu nerveusement et légèrement. Pris de remords, il quitta son écuille et alla, piteux, se cacher entre les pattes du poêle. Je l'avais maladroitement provoqué. Personne ne l'a grondé et moi, ce jour-là, j'ai appris qu'il ne faut pas déranger un chien qui dîne!

Un jour, mon frère, maître de la besogne cet hiver-là, l'avait corrigé plus sévèrement qu'il ne fallait, selon nous. La pauvre bête demeura couchée, immobile et tremblante, toute la journée. Nous allions le consoler à la cachette de mon frère qui ne voulait pas qu'on encourage les vices du chien en formation. Notre petit martyr se contentait de lever vers nous ses yeux dolents. A le voir, nous avions mal nous-mêmes.

Quand la neige venait, nous l'attelions au traîneau pour aller au village entre les rails de la voie ferrée où la neige était dure comme glace. Ti-Prince pouvait en rapporter un 100 de farine avec son maître par-dessus. Et si le vent lui était favorable, il doublait la vitesse. Tous les jours, nous allions porter du foin aux moutons logés pour l'hiver dans la bergerie du voisin. A peine avions-nous le temps de jeter la brassée sur le traîneau que Prince bondissait comme l'éclair.

Notre plaisir, par beau temps, c'était de le faire glisser d'un haut banc de neige tout contre la maison. Un jour, nous lui avons chaussé les pattes arrière avec des bottines démodées, à talons hauts et à pointes fines. Il fallait voir le chien dégringoler la pente raide dans cet accoutrement... Ma soeur n'avait pas partagé notre délire. Nous avions abimé les chaussures encore bonnes pour le travail au jardin, et qui épargnaient ses souliers de cuir patin.

On avait dressé notre fidèle serviteur contre les passants importuns qui arrivaient souvent quand les hommes étaient absents ou bien lorsque nous, les jeunes, nous gardions. Prince devint vite agressif. Trop. Il s'attaquait sans discernement à tous les passants. Il allait au-devant des piétons et si le voyageur prenait la montée, il lui saisissait le bas du pantalon et ne cédait que lorsque l'un de nous lui criait de lâcher prise, ce qu'il faisait à regret, en continuant de gronder et de suivre, menaçant. Il fallut se résigner à l'attacher près de la porte où il assurait la garde des biens et des personnes, surtout quand, furieux, il dressait le poil droit tout le long du cou et prenait sa voix menaçante.

Quand nous allions chercher les vaches pour la traite, il se chargeait de faire suivre les retardataires ou de ramener sur le sentier celles qui s'en écartaient pour tondre sous la clôture, le fourrage vert à pleines gueulées. Les vaches le craignaient

TI-PRINCE

autant que les passants. Si elles résistaient à ses menaces, la queue risquait et, paraît-il, ces bêtes ne sont pas fières de se promener en mini-queue. Même le taureau, qui régnait sur le troupeau, redoutait Prince et tâchait, mais en vain, de l'effrayer de ses longues cornes tordues et de ses grands yeux ronds et frondeurs. Cela n'effarouchait pas le chien. Le chef du troupeau devait se soumettre lui aussi, sinon, il courait le même risque, et, pour un taureau, la queue courte, dit-on, ruine son prestige...

L'âge rendit Prince boiteux, gris du toupet, des tempes et des sourcils... Nous acceptions mal son vieillissement. Nous avons décidé de nous en séparer. Je n'ai pas voulu assister à son exécution, cela m'aurait torturé l'âme, tant Ti-Prince avait été un bon ami d'enfance, un protecteur puissant et un modèle de fidélité.

Notre Prince a-t-il perpétué sa race? C'eût été souhaitable et c'est bien possible; il possédait ce qu'il fallait. Je doute, pourtant, qu'il ait laissé des fils, car nous n'avons jamais rencontré, depuis, chien pareil, ni au physique ni au moral.

LE VIEUX PIT

Nos jeunes voisins du 2e rang vantaient chacun leur idole. Les enfants chez monsieur Donat parlaient de Smart, un grand cheval noir, doux, commode et beau d'apparence. Les petits Demers ne juraient que par leur Blond, grosse bête, douce comme un agneau et forte comme un tracteur. Les jeunes chez monsieur Alexis s'enorgueillissaient, comme leur père, de Cerise et d'Harby, à la nuque raide. Nous, c'est Pit qui faisait nos délices, car il était le plus avantageusement connu du rang et probablement le plus fort après le Blond des Demers. Un cheval mi-boulonnais, mi-ardennais, rouge foncé, crinière fournie, oreilles à pic; pattes courtes, charnues, solides poilues au fanon; cou large et fort, croupe tombante, total: 1350 livres.

Chez lui, pas surtout la beauté, mais la puissance, l'expérience, l'esprit de service, le sens des responsabilités et la gentillesse. Papa l'avait pris vers l'âge de 4 ans et nous l'avons gardé plus de 20 ans. Jamais à vendre; pas non plus à maquignonner. Il était venu s'établir sur le "grade"(1) pour y rester. Il possédait indubitablement des qualités exceptionnelles pour demeurer dans la famille, alors que ses compagnons et compagnes de vie et de travail ne parvenaient pas à conquérir leur statut de citoyen. Belle, Fine, Prunelle, John, Saldor n'ont pas vécu longtemps sur la ferme; ils servaient en attendant l'échange avec ou sans retour. D'autres, sans durer comme Pit, ont pourtant laissé leur marque: Poney pour son énergie, son pas vif et régulier, pour sa bonne santé; Dandy pour son bon caractère, sa belle apparence et son grand trot élégant; Légère pour son endurance; Tom pour sa fiabilité. Pit s'est attaché à eux, après les avoir initiés à la vie sur la terre du 2e. Il n'avait pas son pareil pour inculquer aux nouveaux venus l'esprit de famille, l'amour des enfants et l'ardeur au travail. Il les convainquait par l'exemple.

Commode, attelé en double, il travaillait cependant mieux seul. Alors il donnait tout son rendement sans devoir se soumettre à la cadence des autres plus nerveux, durs de gueule ou ombrageux. Aucune peur des chars ni des autos, fiable en tout temps. Vous l'attéliez au râteau, au temps des foin, et il n'avait pas besoin d'être guidé. Il prenait la lisière, tournait du bon côté au bout du champ, commençait la lisière suivante au bon endroit, etc. L'attelait-on à la renchauseuse à patates, il suivait entre les deux rangs de fanes, tournait correctement à l'extrémité et prenait le rang suivant juste où il fallait.

Pour essoucher, c'est Pit qu'on attelait à la grippe. Il savait donner le coup de collier proportionné à la résistance de la souche.

L'hiver, jamais ne s'embourbait, jamais ne perdait le chemin même recouvert d'une épaisse couche de neige, suivait les balises et cédait poliment la moitié du chemin quand il fallait rencontrer.

Ses exploits les plus remarquables, c'est au chantier qu'il les accomplissait. Les hommes parlaient de ses prouesses des veillées entières! S'agissait-il, par exemple, d'ouvrir un nouveau chemin de charriage, c'est Pit qui passait le pre-

mier. Avait-on un voyage canté à remettre sur le chemin, on attelait Pit à la sleigh. Il sondait le poids de la charge d'un coup d'épaule, puis, au commandement, il mettait tout son poids et sa force de jarrets. Pit tirait franc et ratait rarement son coup. C'est encore lui que l'on préférait pour skider. Une fois, papa avait voulu lui donner une année sabbatique. Les gars du chantier sont venus interrompre ses vacances après les Rois: il leur fallait Pit.

Avec les années, Pit est devenu le cheval des enfants. Nous l'attelions nous-mêmes; il nous prenait en croupe; nous lui commandions et il nous obéissait, se pliait à nos caprices: "Avance! Ouô! hue, dia! Get up! Back up!" Il comprenait les deux langues en usage sur le "grade." Il nous permettait de fouiller dans sa bouche pour compter ses dents et lire son âge. Notre vaste expérience en la matière nous permettait d'affirmer avec certitude que Pit vieillissait d'un an à chaque Jour de l'An!

Pit n'était pas un cheval "de voiture," mais de trait. Cependant, parfois et probablement pour plaire aux enfants, il causait la surprise en allongeant le train et en doublant l'allure. Nous en étions fiers alors, et cela ajoutait une aigrette à son panache! Quand les jeunes prenaient les guides, il s'en rendait compte, évidemment. Alors, il se faisait prier pour trotter. Lui faisait-on goûter le bout du fouet qu'il réagissait en ramassant habilement les guides sous la queue qu'il serrait fort et pour fausser la conduite... Il savait d'expérience qu'un cheval ne se conduit pas par la queue.

Le dimanche, surtout l'été, puisque Pit n'était pas trotteur, on le choisissait rarement pour descendre à la messe. On lui donnait congé. Alors en liberté dans le pré, il en profitait pour se détendre, se rouler à son aise dans l'herbe, se soûler de trèfle. Ah, ces beaux dimanches! Le soir, on le ramenait à l'écurie. C'était facile; on l'appelait, il venait; on lui saisissait le toupet et il nous suivait. On le croyait sans défense, incapable de ruer, et cela nous rendait hardis, polissons, même. Un jour, justement, en conduisant Pit au pacage, mon frère prit la liberté de lui mettre le pied au derrière... Pit riposta et notre jeune étourdi tomba à la renverse, les marques du fer sur la poitrine. Rien de grave, heureusement, mais cuisante leçon de bienséance à l'effronté qui promet d'être plus respectueux des convenances.

Malheureusement, Pit avançait en âge. Il continuait de donner un bon rendement, mais c'était pitié de le voir attelé à 3 sur la moissonneuse-lieuse. Il tirait de l'arrière et, naturellement, recevait le fouet pour rétablir l'équilibre de bacul. C'était trop lui demander.

À l'automne de 1930, les hommes hésitèrent: Pit irait-il au chantier? Resterait-il pour la besogne? Surtout qu'il boitait d'une patte de derrière depuis quelques semaines. La famille fut consultée. Vendre Pit? Il n'en était pas question! D'abord on ne trouverait pas son prix, puis recevrait-il ailleurs les bons traitements qu'il méritait? Plutôt que de le voir souffrir et dépérir, on lui demanda le sacrifice de sa vie. Ce jour de fin d'octobre fut un jour de deuil sur le Gouvernement(2), où nous vivions depuis un an. Papa ne voulut pas assister à l'exécution. Les femmes et les enfants se bouchèrent les yeux pour ne pas voir Pit s'éloigner vers la forêt. Un de mes frères, armé de sa 44/40 à canon raccourci conduisit Pit loin dans le sentier montant. Le cher animal eut un pressentiment, il renâclait, contrairement à son habitude. Le licou... sans collier, sans traits ni charette c'était de l'insolite. Comme au jour du sacrifice d'Abraham: "l'arme, le sacrificateur; qui était la victime?" Il n'eut pas le loisir d'imaginer longtemps: il reçut une balle dans la tête au moment où il se retournait pour tenter de revenir à l'écurie. La pauvre bête tomba de tout son poids en faisant trembler le sol et frémir les arbres d'alentour. Tout son être se raidit dans un suprême effort. Il fit signe de l'oeil qu'il venait de partir. Mon frère, seul témoin, nous a rapporté le fait comme on raconte les circonstances qui ont entouré le départ d'un être cher.

Un soir du dernier été, j'avais observé Pit seul dans le clos attenant à la grange. La tête tournée du côté du soleil couchant, il récitait sa prière au Dieu de sa vie.

"Voyez, Seigneur, ma robe s'en va toute en lambeaux, comme une vieille bure

usée. J'ai donné tout ce que j'avais de joie et tout ce que j'avais de force dans un dur labeur. Je n'ai rien réservé pour moi. Et maintenant, ma pauvre tête encense toute la solitude de mon coeur. Mon Dieu, je me tiens devant vous tout raide sur mes grosses pattes. Je suis votre serviteur inutile. Ah! que votre bonté me réserve une douce mort! Ainsi soit-il!"(3)

1) Grade: Nom donné au 2e rang en son milieu

2) Nom donné au 8e rang de Ste-Irène.

3) Tiré de la Prière des animaux dans l'arche.

Frère Alexis Pâquet, mariste

Le Temps des Fêtes

C'était hier, les Noël de mon enfance. Et pourtant... l'évolution rapide que nous avons connue a peut-être trop changé le visage du "Temps des Fêtes". Bien sûr, la tradition est encore bien vivante pour moi et pour beaucoup d'autres personnes mais, évolution ou pas, je ne peux goûter ces festivités comme lorsque j'étais enfant.

Noël, fête religieuse, était observée avec réserve. Toute jeune, j'étais gardée à la maison pendant que les autres se rendaient à la messe de minuit quand la température le permettait. Oui, il fallait vraiment que le ciel soit clément pour qu'on se "mette en chemin", comme disait mon père. Imaginez cela: en pleine nuit, en voiture à cheval et en hiver!

Je me souviens d'une nuit de Noël alors que grand-maman me gardait, elle m'avait permis de coucher avec elle, dans son lit. Elle avait allumé une lampe. Je trouvais énormes les ombres que nous faisons sur le mur. Mais, mon Dieu qu'il faisait bon et chaud dans ce grand lit douillet. Je me sentais protégée et comblée. Surtout quand elle me remit un cadeau de Noël.

De souvenirs plus récents, il y avait l'après-midi du jour de Noël. Parents et enfants nous étions tous invités. Mlle Rioux nous offrait une séance préparée et exécutée par les "enfants d'école" sous sa direction. Nous avions un trac épouvantable, peut-être digne des grands artistes. Je me souviens de ces petites filles habillées en ange. Dieu, lui-même, pensait-on n'en a jamais eu d'aussi beaux. Bien sûr, le personnage du "Petit Jésus" était choisi parmi les garçons; c'était un honneur.

Dans ma famille, l'accent était donné surtout au Jour de l'An. Tôt le matin, j'attendais, impatiente, que maman allume la lampe "Aladin" dans la "Salle". Cette lumière bleutée, un peu semblable à l'éclairage au néon d'aujourd'hui, était pour moi le signal tant attendu: le Jour de l'An commençait. Au temps de mon enfance nous n'avions pas d'électricité. Comme nous goûtions la lumière qui domptait la noirceur! À présent, je réalise combien le geste de maman était grand et noble.

Puis nous attendions, dans la cuisine, en rêvant aux gâteries que nous allions recevoir, dès que papa et mes frères seraient revenus du "train" et qu'ils se seraient mis sur leur "trente-six". Ce matin-là, nous récitons la prière en famille puis nous échangeons les voeux. Ma grand-mère faisait ses souhaits à mon père; souvent l'émotion prenait le dessus avant qu'elle puisse terminer. Le voyant pleurer dans sa chambre, je ne comprenais pas pourquoi ça lui arrivait en un si beau jour. La distribution d'un petit cadeau et des bonbons remettait les coeurs à la joie. Nous recevions, bien sûr, une orange et une pomme. Le déjeuner aussi apportait du spécial. Nous avions même droit à un petit verre de vin de cassis que maman avait produit elle-même. Ça nous réchauffait l'intérieur. C'était bon. Ensuite, nous nous préparions pour la messe où nous nous rendions en berlot.

Aujourd'hui, mon tour est venu d'allumer la lampe "Aladin", faire jaillir le génie de la lumière dans la maison et dans les coeurs. Quel bonheur je trouve à procurer de la joie aux miens! Mais comme parent, je trouve cela difficile d'apprécier mes Noël d'aujourd'hui. Il me manque un peu de recul. Ne faut-il pas se reculer

pour mieux juger d'une oeuvre? En tout cas, malgré la publicité étourdissante, l'esprit de Noël est encore bien vivant chez nous. Tout le vrai sens du temps des Fêtes existe encore dans nos foyers.

Je souhaite vivement que nos enfants aient d'aussi bons souvenirs que moi de leurs Noël et du Jour de l'An.

Aurais-je bien allumé la lampe "Aladin"?

Adrienne Aubut Beaulieu

Noël au chantier

Sous son manteau d'hermine, le camp en bois rond laisse filtrer de ses yeux givrés la faible lueur de la lampe à l'huile. Vers le ciel monte, comme une prière, la fumée du tonneau de quarante-cinq gallons qui fait office de "truie".

À l'intérieur, les dernières silhouettes se fauillent dans leur lit. Il est neuf heures. Bientôt on va éteindre car dans les chantiers, veille de Noël ou pas, on se couche tôt.

Sur le "bed" du haut Ti-Jean a allongé ses seize ans. Si son corps aspire aux bienfaits d'une bonne nuit, sa pensée est bien loin de cette lampe qu'on vient de souffler, bien loin de ce rideau de neige qui voltige comme un voile léger derrière les fenêtres glacées.

Il rêve de la maison au temps des fêtes, du sapin qui se mire sur le parquet ciré du salon, des pâtés à la viande et du cipaille qui feraient si différents des saucisses de porc et du "baloné" quotidien.

Et surtout, il revoit cette chevelure d'or sous les pommiers, récoltant les fruits d'un merveilleux été. L'a-t-elle oublié, lui qui, comme un oiseau migrateur, est parti avec les premières brumes de l'automne.

Que de questions il voudrait poser! Que de doutes il voudrait dissiper! Et cet air de Noël qui revient, ce "Minuit Chrétien" qui remonte du fond de la mémoire et qu'il voudrait chanter.

Il aurait envie de lui parler, de lui raconter les misères de ces longs hivers dans de si lointains chantiers, de Jos qui ne cesse de se gratter, de la "pitoune" qu'il faut couper, des longues veillées à s'ennuyer.

Une bûche qui change de position dans la "truie" le ramène au décor rustique de son gîte. "Quelle heure est-il?" se demande-t-il, tout en s'étirant pour rejoindre la montre de poche, héritage de son grand-père. "Minuit dans vingt. Les bogheis doivent arriver au village maintenant. Elle a probablement mis sa robe bleue... Ce qu'elle doit être belle!"

Une perle d'eau a jailli du coin de l'oeil et court maintenant le long de sa joue. Qu'il est difficile de retenir ses larmes quand l'imagination vogue vers ses tendres souvenirs! Qu'il est triste d'être seul à écouter crépiter le feu quand le coeur se déchire aux épines de l'ennui.

Soudain une voix chuchote dans la noirceur du camp: "Ti-Jean! Ti-Jean!" Qui peut bien l'appeler sous le coup de minuit? "Ti-Jean! Ti-Jean!" répète l'inconnu de la nuit. "Oui!" de répondre Ti-Jean tout en s'écarquillant les yeux pour découvrir son interlocuteur. "C'est Ti-Gus! Tu dormais-tu?" — "Non!" — "Bon Dieu, Ti-Jean, tu ne peux imaginer ce que je donnerais pour être chez nous ce soir. Et ma femme qui doit accoucher prochainement".

"Seigneur, pensa Ti-Jean, je ne suis pas le seul à espérer le printemps!"

Marcel Auclair

Tiré du journal LE PIERRE-BRILLANT, volume 1 no 7 15 décembre 1980.

Des espiègleries, (tours)

Pas de radio! Pas de cinéma! Pas de télévision! Peu de livres de lecture! De temps à autre une pièce de théâtre ou une "séance" jouée par les élèves du Collège ou du Couvent. C'était peu pour divertir les "jeunesses". Alors l'imagination des drôles inventait des activités à faire rire... même monsieur le curé Michaud. Sans doute que les victimes ne prisait pas toujours ces farces.

Un jour, tel "cavalier" peu estimé dans le canton ne se doutait guère du contretemps qui l'attendait à la fin de sa soirée en douce compagnie. Après bien des recherches, il trouva son boghei juché sur le toit de la grande du voisin...

De vieux conteurs actuels répètent encore l'histoire du prétendant qui courtisait la belle Hermine. Ernest n'aimait pas le cavalier de sa soeur. Comme le futur demeurerait assez loin, il soupa en bonne compagnie et dut accepter l'hospitalité pour la nuit. Le ragoût de pattes, malicieusement épicé par Ernest, occasionna au visiteur un gros mal de ventre et plusieurs courses nocturnes. Et, en ce temps-là, il fallait sortir de la maison... Ernest, le malin, riait sous cap. Mais qui croyait prendre, fut bien pris cette fois-ci! Au petit jour, machinalement, Ernest se mit les deux pieds dans les plats... La petite histoire, mon cher Ernest, s'excuse de publier les "délices" de la triste cuisine!

Avez-vous déjà joué aux pneus? Lisez plutôt. Les jeunes plaçaient sur l'accotement de la route, un pneu bien attaché par une corde. Nos fripons, cachés dans le buisson voisin, attendaient leur victime pour tirer sur la corde. Ça se passait ainsi: un conducteur s'amène. Il s'arrête pour récupérer le pneu perdu. À peine est-il penché pour le ramasser que... le voilà parti au cri de "c'est à nous autres, ça!" Mais, lorsqu'un certain soir, à la lueur des phares, ils reconnurent l'auto de M. le Curé... ils tirèrent vite le tout, et cette fois-ci, dans le plus grand silence.

Paraît-il que Monsieur le Curé Michaud ne détestait que trois choses: les sports, l'heure avancée et la gomme à mâcher. Qu'aurait-il dit de cette dernière s'il avait vu la quantité récupérée à l'occasion du décapage des bancs d'église? Un gros demi-seau, bien mesuré. N'est-ce pas assez pour crever quelques balounes?

Il disait aussi: "Pensez-y donc, des hommes d'âge mûr qui se promènent avec des planches aux pieds..."

Et pour l'heure avancée, laissons les réflexions aux conseillers municipaux du temps.

LA GAGEURE DU CURÉ MICHAUD

Notre curé, savait aussi jouer des tours, à sa façon. À l'occasion de la réparation de l'église, un certain monsieur, disait-il, l'avait mis au pied du mur. "Si tu ramasses 25 000 \$ dans la paroisse, je te donne le même montant". On pensait que le fameux personnage se nommait Maurice Duplessis, son grand ami. Le 25,000 \$ fut recueilli et la gageure respectée. Et le curé de dire en riant: Ça prend un fou pour tenir une telle promesse! Et le fou, c'est moi".

À telle occasion, plusieurs prêtres d'inaient au presbytère de Val-Brillant. De convivence, ils avaient jeûné le matin afin de mieux honorer les plats de Marie-Louise, la ménagère.

"Quelle soupe! En as-tu encore?" Les assiettes se vident une deuxième fois. De même pour les salades et le plat principal. Et de dessert, il ne reste miettes dans les armoires. Chacun fait de son mieux pour remercier le cordon-bleu. Le Curé Michaud, fier de sa ménagère, lui dit: "Marie-Louise, pour ce soir, montre-leur ce que tu sais faire".

Au cours de l'après-midi, nos prêtres visitent les amis; le docteur Nolin, on s'organise pour le souper. Au presbytère, Marie-Louise remplit les chaudrons. Mais avec un tel dîner et la réception offerte par les hôtes généreux... l'appétit ne revient pas et c'était voulu! Au souper, les goinfres du midi ne vident pas leur assiette.

Et voilà que notre curé et Marie-Louise se nourrissent toute la semaine des restes de ce repas d'espiègles.

Un bon matin, deux jours avant la saison de pêche, un amateur de truite, chaudement habillé, installé sur le bout du quai, attendait patiemment sa première prise de la saison. À l'heure de la tournée des agents de conservation il gardait encore son poste. Ce qui devait arriver ne tarda pas. Deux agents le surprennent en flagrant délit, taquinant la truite en temps prohibé. Et l'homme, tout à son sport, chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles ne se dérange pas. "Hé! Monsieur,.. Monsieur!.. la pêche est bonne!" s'informe l'un des gardiens. Pas de réponse... C'est alors que nos deux hommes réalisent qu'ils ont devant eux un bel épouvantail, bien astiqué. Ils sont leurrés. Doublement leurrés lorsqu'en tirant la ligne, mordait à l'hameçon un flacon vide de gin. Imaginons les diabolins, cachés on ne sais où, pour surveiller la scène...

HISTOIRE DE PÊCHE

Le billet d'Alex

Les fabriques, selon la coutume, vendaient les bancs à l'église paroissiale pour assurer aux propriétaires leur place assise à la grand-messe dominicale. C'était en même temps une source de revenus pour les frais du culte divin et pour l'entretien des pasteurs (cat. dioc. No 482). La vente des bancs, comme je me souviens, arrivait deux fois l'an. Étaient alors achetés à la criée les bancs qui n'avaient pas été payés à temps ou que les propriétaires laissaient aller pour en acheter un autre. Le banc acheté devenait NOTRE banc où l'on priait le dimanche, et y entendait la grand-messe de 9h30. La semaine et à la basse-messe du dimanche, c'était différent: chacun pouvait choisir. Ainsi, une fois, j'occupais un banc quelconque au bord de l'allée. Un élève du village, voulant s'y installer, m'a dit comme ça: *Range-toi, mon p'tit scolpi...* J'ai cédé, vous imaginez bien! À la sortie de l'église, j'ai raconté à mon frère en l'assurant que le collégien m'avait parlé en latin et que j'en avais eu peur. Et mon frère de rire en m'expliquant (1). Imaginez qu'à l'école du village, fût-elle dirigée par le Rév. Frères Maristes, les élèves de 7e année en 1930 ne parlaient pas couramment le latin... Mais nous, de l'école du rang, on se faisait une telle idée des gars qui allaient au collège!! C'était les futurs médecins, dentistes, ingénieurs, avocats, notaires, peut-être futurs députés ou ministres de Matapédia, Matane ou Rimouski. Alolrs, il fallait bouger quand ils comandaient en... latin!

LE BANC No 6

L'église venait d'être "finie", comme on disait, pour signifier qu'elle avait été rénovée, mieux: parachevée. Le style gothique pur s'était rendu jusque dans la Vallée. Les colonnes dont la base était lambrissée en acajou, je pense, s'élançaient en faisceaux jusqu'aux plus extrêmes limites de la voûte sur croisées d'ogives, comme dans les grandes cathédrales. On eût dit des mains jointes pour la prière. Les chapiteaux corinthiens avec leurs feuilles d'acanthé semblaient marquer la limite entre le ciel et la terre et servaient pour ainsi dire de rampe de lancement aux ogives. Le décor faisait unité: frises du jubé, stales, boiseries du sanctuaire en flèches longues et pointues, têtes de bancs, trône pour la visite de l'évêque, clochetons du maître-autel, le grand crucifix pendu à la colonne, tout respectait la pureté du gothique. Puis, imaginez des rosaces, prétentieuses d'imiter leurs aînées de Paris ou de Reims... Voilà, en bref, comment les entrepreneurs en finition avaient parachevé l'oeuvre. Nous en étions fiers, et M. le Curé encore davantage, malgré qu'il eût à hausser la cotisation et qu'il dût s'imposer de passer l'écuelle lui-même après le prône, pendant que le choeur de chant tonnait le credo du haut de la tribune. Mais, revenons au banc No 6.

Dans l'église d'avant la finition, nous possédions un banc de quatre places tout à fait dans les derniers d'une rangée centrale. À l'inauguration de l'église gothique, en 1930, il me semble, il y eut vente des bancs neufs. Au retour de la messe, Papa dit à Maman: *Devine? Il fallut, comme Maman, tour à tour, donner notre langue au chat. J'ai acheté le No 6!* clama-t-il fièrement. *Et pas cher! C'était important pour nous. Entre le mur et l'allée, du côté de la chaire. Trois places, tout près du confessionnal, avec un calorifère pour vous chauffer le dos en hiver. À deux pas de la porte du côté.* Les processions des Rogations, du Saint-Rosaire ou du Saint-Sacrement défilaient par notre allée. Nous pouvions alors voir de près les enfants de chœur en soutane rouge ou noire et surplis blanc, le dais ou la statue, et M. le Curé dans sa chape dorée, tant soucieux du rituel.

Pourtant, notre banc n'offrait pas que des avantages. Par exemple, on entendait bien, mais on ne voyait pas beaucoup l'autel. Il fallait imaginer un peu ce qui s'y passait à partir de ce qu'on apercevait à travers les degrés qui conduisaient à la chaire. Puis, on devait renverser la tête en arrière pour voir le prédicateur. Les hommes, eux n'y attachaient guère d'importance: ils laissaient plutôt la tête tomber par en avant. C'était à peu près général en ce jour de repos.

J'arrive au merveilleux de l'affaire. Quand nous avions le banc du fond, avant 1930, Papa se souciait peu d'atteler à temps afin d'arriver pour "l'eau bénite", malgré les pressions de Maman. Dès qu'on eut pris possession du banc No 6: conversion totale. Pas question d'aller se placer en retard dans le 6e banc, fierté de Pâquet! Jamais plus la famille n'est arrivée la messe commencée. Même que Maman, mes soeurs et nous, les petits, nous avions le temps de faire notre chemin de croix avant la messe, alors que les pénitents se réchauffaient dans notre banc en attendant leur tour de confession à M. le Vicaire.

Les plus jeunes, nous n'avons pas joui beaucoup du banc No 6. Nous montions au jubé qui nous était destiné: l'un pour les garçons; l'autre pour les filles. Là, sous le regard vigilant ou somnolent du Frère responsable de cet apostolat paroissial, nous récitons des chapelets, écoutions le prône et la lecture de l'Appendice au rituel et... il nous restait du temps pour faire la dissipation parfois. À peine le célébrant avait-il chanté *l'ite Missa est* que nous dégringolions l'escalier en spirale, planant de bonheur pour le précepte dominical accompli.

Deux fois l'an, Papa payait son banc, sauf une fois où il décida de le laisser vendre. Maman n'en fut pas fière. Le dimanche de la criée, Papa racheta le No 6 et 1 \$ moins cher, s.v.p. Cette fois, c'est M. le Curé qui n'était pas content.

Depuis 1930, le banc No 6 appartient à ma famille qui le paie régulièrement. Quand Papa est parti, le banc a passé au nom de Gérard. Quand Gérard a déménagé, Baptiste, je pense, en a hérité. Toujours est-il qu'en 1979, j'ai assisté à la grand-messe dans mon église paroissiale où les colonnes prient toujours avec des courbures de mains jointes. Et dans MON banc: encore et toujours le No 6. Vous direz, après cela, qu'on est des lâcheux!

LA MAISON OÙ JE SUIS NÉ

Toute basse, elle reste encore debout malgré ses quatre-vingt ans. Elle a cédé sa place à une plus jeune et plus jolie. Elle ne pouvait plus loger le monde et voulait quand même continuer de servir. On l'a gardée toute proche de la grange pour remiser les instruments aratoires. Elle appartient à d'autres propriétaires depuis 1929.

N' imaginez ni tourelles crénelées, ni lucarnes orgueilleuses, ni larges fenêtres. Non. Quatre murs en billots équarris à la hache et recouverts de planches et de bardeaux. Des fenêtres à carreaux. Un comble en V très ouvert renversé. Un solage en poutres de cèdre avec une cave creusée après la construction.

À l'intérieur, trois priorités. Le POÊLE pour cuire et réchauffer; les éclats de cèdre y crépitaient et, sur le rond du fond, la bouilloire à bec sifflait sa chanson tout le jour. La POMPE pour soutirer l'eau du puits. La TABLE pour cuisiner, tailler les patrons de couture et servir les repas. On y faisait nos devoirs d'écoliers et

parfois on la fermait pour jouer aux cartes.

En bas, deux chambres et la cuisine. En haut, une chambre pour les filles et le reste pour les garçons. Il y avait un petit grenier, il me semble, où les araignées tissaient de grandes toiles, et qui servait de salle de jeux aux chauves-souris.

Vous croyez peut-être qu'elle ne pouvait accueillir qu'une pincée d'enfants! Eh bien! nous étions treize! Elle faisait partie du comité d'accueil dans la paroisse et représentait le rang numéro 2. Aux passants qui venaient de Sayabec, elle souhaitait la bienvenue; à ceux qui y allaient, elle disait au revoir. Nous avons appris ainsi la joie d'accueillir. Les journées de soleil, la lessive propre claquait au vent sur la corde à linge. Par les jours froids d'hiver, on eût dit, en regardant la cheminée, qu'elle fumait la pipe. Mais non, elle n'en avait pas les moyens. Elle était hospitalière. Sans annonce, cependant. Simplement par nature et par grâce. Porte ouverte; coeur encore davantage! Les parents y venaient régulièrement. Les quêteux se passaient le mot: pas d'argent pour eux, bien sûr, mais un bon repas, à la table, s'il-vous-plaît, et parfois, une paillasse pour la nuit.

L'ÂME de la maison, c'était maman qui quittait rarement. À cause d'elle, notre coeur chantait. Les BRAS: le père et les "jeunesses" qui travaillaient fort. Le COEUR: l'amour des parents entre eux et l'affection des enfants pour les parents, et des uns et des autres. La TÊTE: papa, maman? Plutôt les deux ensemble. La ribambelle des petits en liberté dirigée assuraient la VIE dans et autour de la maison.

Je me demande où l'on montait le métier à tisser et le moulin à coudre. Il fallait tisser et coudre vous imaginez donc! Quand on n'est pas riche, qu'on est nombreux et qu'on est vaillant par-dessus le marché, il faut se suffire pratiquement en tout. Je me souviens justement de mon premier costume acheté tout fait. J'avais 9 ans. La visite de M. le Curé à l'école pour les prix de fin d'année avait lieu dans l'après-midi. Le vendeur, le Syrien, comme nous l'appelions, avait passé dans l'avant-midi. Quand je suis venu dîner, un bel habit gris avec "culottes longues" attendait. "Désallonger" les pantalons pour ma taille fut bientôt fait; mais je suis revenu à l'école un peu après les autres et l'institutrice s'impatientait, car, avec mon frère, nous chantions la 2e voix pour le chant de bienvenue. Au lieu de me féliciter pour ma bonne mine, l'institutrice m'a grondé pour mon retard. On aurait dit que mes grand-culottes amplifiaient ma voix d'alto! Je crois même que M. le Curé l'a remarqué, car il prêtait une oreille bienveillante et jetait un regard réjoui de notre côté...

Lorsque les filles avaient lavé le plancher au savon du pays, ça sentait le net. Les plus instruits s'exclamaient d'un ton comique: *Ça pue bon!* Mieux que la senteur du cèdre qui pétillie, que l'odeur du savon ou du sucre brûlé sur le poêle, on respirait le parfum des vertus chrétiennes. Je retourne à ce 2e rang de Val-Brillant parfois. En passant par la maison où je suis né, j'y fais une vraie méditation sur l'esprit de famille et sur les vertus domestiques, dont la robuste bonne humeur campagnarde.

O ma chère maison, si vieille, si vieille!

Pour nourrir toutes les bouches, on trouvait du pain, du beurre, les produits du potager ou de la ferme, les fruitages; les oeufs, la volaille et la viande de boeuf ou de porc; occasionnellement, la perdrix, le chevreuil et le lièvre.

Travail, affection et prière, c'était la devise de la famille et de temps en temps, on faisait en commun l'évaluation de ces pratiques. On s'accusait, on pardonnait, réparait; surtout, on s'encourageait à MIEUX et à PLUS. Ça aussi, c'était des mots-clés.

Notre vie ensemble connaissait également ses temps forts: le Jour de l'An et les Noces, entre autres. Je n'ai pas vu de deuils. Ils sont venus avant moi: trois petits frères en bas âge. Je ne parlerai pas de noces; j'étais trop jeune pour avoir retenu et les faits et les leçons. Je parlerai plutôt du Jour de l'An. Les hommes étaient revenus du chantier avec les chevaux. Ça voulait dire qu'on irait à la messe en carriole. Rien que d'y penser, c'était déjà fête! Le matin, nous étions debout très tôt. Pourtant, Papa et Maman nous avaient devancés. Le "train" était fait à

l'étable. Dans la cuisine, la table mise avec la nappe et des bonbons au centre. Chacun portait une belle toilette, quand, tous autour de la table, nous attendions debout. Maman intervenait: *André, tu vas les bénir.* Alors Papa se recueillait, s'émouvait naturellement, et, usant de son pouvoir et de toute l'affection qu'il nous portait, il prononçait la formule traditionnelle sacrée: *Mes enfants, je vous bénis, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* Nous, à genoux, répondions: *Ainsi soit-il.* Puis, nous nous relevions pour nous souhaiter la bonne année, souvent en pleurant. Comme ça j'ai appris qu'on pouvait aussi pleurer de bonheur.

Quand je revis ce passé, j'imagine la Maison du Père, où, tous réunis, dans l'au-delà, il fera chaud, ça sentira bon, la table sera mise, on chantera et peut-être on pleurera de bonheur. Pourquoi pas? Relisez Saint Luc: *Si vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est aux cieux donnera-t-il...* dans son amour, mieux qu'un lit, une table, du pain, de la galette, des bonbons: son amour, sa joie et sa paix, près de sa Mère, Marie, avec ceux qui habitaient la maison où je suis né.

Alex

Note: écrit en revenant à Rome, le 4 janvier 1981 après avoir revu la maison paternelle en passant, le 30 décembre 1980.

LES TROIS PETITS

Alex aime donner à becqueter des miettes de sa vie. Principalement des épisodes de son enfance. Cette fois, c'est le cœur battant de bonheur et d'affection que je parlerai d'un petit bout de mon chemin.

Dans la famille chez nous, nous étions les trois petits. En fait, les trois derniers. C'est qu'il y en avait dix avant nous! Quand nous avons réalisé que nous étions les trois petits, j'avais six ou sept ans; mon frère, deux de plus; ma soeur, trois de plus que lui. Voulez-vous savoir? C'était Pauline, Gratien, Alex. Nous avons constaté tout bonnement que, pour ainsi dire, nous nous tenions par la main et marchions cœur à cœur. On nous appelait les trois p'tits. Quand les plus âgés partaient, les trois p'tits gardaient la maison.

Nous allions aux fraises, aux framboises, aux bleuets, aux noisettes ensemble. Nous jouions ensemble: en hiver, à la glissade; le printemps, aux rigoles et aux "cageux"; l'été, aux fers ou bien au cerceau; l'automne, aux jeux d'intérieur.

Nous n'étions pas toujours d'accord. Nous nous querellions parfois. Mais la réconciliation sans conditions refaisait vite l'unité, malgré nos différences.

Il me semble qu'à la maison, pour les trois petits, il n'y avait pas de punitions. Si nous avons fait quelques gamineries qui eussent mérité une punition, je crois que maman n'aurait pas su quoi faire. Alors, pour ne pas la mettre dans l'embaras, nous étions sages. Maman souriait plutôt à ce qui se passait comme l'on fait quand on voit un petit chat faire ses cabrioles. Là-dessus, les aînés ne sont pas d'accord... Allez donc faire la preuve après cinquante ou soixante ans... À quoi bon? Ce serait un procès sans coupables!

Élevés à la campagne, nous avons appris à communier à la nature belle et bonne, et en devenions volontiers les gardiens. Son air pur douchait nos poumons. Nous entretenions avec elle des relations amicales. Elle savait nous sourire, sa paix nous pénétrait et nous éduquait. Nous parlions aux animaux qui nous obéissaient. Nous jetions du grain aux poules qui nous caquetaient leur merci et nous payaient avec des oeufs. Nous approchions des nids pour voir éclore les petits. Les fourmis nous apprenaient le travail; les merles, les fauvettes, les cigales nous enseignaient le chant. Et nous chantions. Pas de psaumes, bien sûr. Nous n'en connaissions pas même le nom. Mais des cantiques. Aussi des chansonnettes. *Marie Calumette, Au près de ma blonde*, par exemple. Ne vous moquez pas, c'était notre répertoire. Même que je me souviens avoir reçu des sous en récompense pour avoir chanté devant des cousines généreuses. Une chanson propre, c'est clair! *Mon père a fait bâtir maison*, je crois.

Donc, liés tous les trois par le quotidien, par le travail, par l'âge et par une espèce de solidarité, par les responsabilités également. Une fois, nous gardions la maison; les autres travaillaient aux champs. Maman avait mis le dîner à cuire. Il s'agissait de jeter le riz dans la marmite au bon moment. Était-ce à 10h30, 11h? Pouvait-on se fier à la grande horloge pendue au mur? Non! Elle pouvait arrêter ou nous pouvions lire de travers. Quand le local passait, ça c'était fiable! Le local, c'était le train de passagers qui arrêta à toutes les gares et passait à heure fixe. Chez nous, à quelque cent pieds de la maison. Déjà les gigots, les légumes, les condiments bavardaient à gros bouillons dans la marmite. On guettait le train. On le vit apparaître. La fille leva le couvert; l'autre saisit la mesure de riz; moi, je criai JETTE au moment précis où le nez de la locomotive entra en ligne avec le coin de la maison. Ce midi-là, la soupe fut un succès, grâce à l'exactitude des gardiens responsables!

Quand nous restions seuls, le soir, on nous recommandait de barrer la porte, de ne laisser entrer aucun inconnu, de faire attention au feu. Nous étions d'accord. Le sommeil venait-il, la tête appuyée sur les bras croisés sur la table, nous dormions léger. Le coeur veillait.

Je croyais que nous resterions petits toute notre vie. Je me trompais. Nous avons vieilli. La destinée nous a séparés. Mais la même affection nous unit. Nous sommes heureux de nous revoir parce que nous avons vécu ensemble; nous avons découvert le monde ensemble. Nous avons aussi prié ensemble. Un peu à la va-vite, mais d'assez bonnes prières d'enfants au Père, au Fils, au Saint-Esprit et à Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Avons-nous souffert? Pour ma part, je dirais non. Ou si peu. Quand on se sent aimé; quand on s'aime, peut-on parler de souffrance? Et puis, à la maison, ça sentait bon les vertus paysannes, familiales et chrétiennes. La joie, née de la charité, dansait entre nous. Ne faisons-nous pas partie de ce peuple pétri d'une invincible allégresse?

Nous avons répété une scène de notre enfance en 1972. Nous visitons maman à la Résidence pour personnes âgées, tous les trois seuls. Constatant que ses trois petits étaient autour d'elle elle dit: *J'ai envie de vous bénir. Ce qu'elle fit en nous enlaçant de ses grands bras décharnés. À 97 ans, elle avait la peau deux fois trop grande; le coeur bien plus grand encore et l'esprit entier. Cette fois, les trois petits se sont sentis unis et solidaires comme à dix ans.*

Pourquoi je vous raconte cela? Je suis parvenu à l'âge où on relit la vie, où les souvenirs sont la grande richesse. Je trouve qu'il fait bon revivre des tranches de son enfance pendant qu'on est encore lucide... Quand, plus tard, on en parlera sans plus s'en rendre compte, ce sera trop tard. On ne jouira plus du plaisir des souvenirs et personne ne voudra plus nous croire. On dira, parlant de nous: *Il déménage, le vieux!* Et ce sera vrai.

Je ferme les yeux, je joins les mains et dis merci pour la fraternité, pour l'amitié, pour l'entente, pour l'unité, pour l'amour. Je demande au Seigneur de garder de l'enfance la capacité d'émerveillement.

Fermer des yeux d'homme, joindre des mains d'homme et prier avec un coeur d'enfant, c'est merveille! Essayez, vous verrez! Et c'est évangélique: *Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux.* Comment le devenir sinon par l'esprit; sinon dans le coeur?

Fr. Alexis Pâquet, mariste

NOËL! Depuis huit jours, c'est l'avalanche des cartes de saison: des belles, très riches; des simples, quand même porteuses d'aussi bons souhaits. D'autres d'inspiration locale; motifs profanes ou religieux, toutes dimensions, souhaits imprimés, au bas desquels des noms familiers, fidèles; d'autres moins connus, mais qui se souviennent. De brèves formules complétées à la main par quelques mots du coeur... et des xxx tout plein.

**LE DUR FROID
DE L'HIVER...
HI! HI! HI!**

Comme chaque année, elles décoreront le seuil des deux fenêtres du No 13 et d'autres espaces que les papiers habituels leur ont cédés pour l'époque des Fêtes.

L'autre jour, une discussion s'est engagée sur cette coutume des cartes de souhaits.

— "Ce ne sont que commerciaux qui ne me disent rien" d'affirmer Zébu, le dur.
— "Moi, renchérit l'idéaliste Crépin, ce n'est pas ma dévotion. Temps et timbres gaspillés pour moi et pour les autres: elles ne me touchent point".

— Zoël, plus catégorique, conclut abrupt: "Inutile carton destiné au panier... Le carton portât-il MEILLEURS SOUHAITS... Meilleurs que quoi? Si du moins, l'on savait écrire: SOUHAITS LES MEILLEURS!"

Alex a réagi lentement, le temps de ne pas rabrouer les gens qui ont droit à leur opinion, sur ce point comme sur d'autres, et dont les arguments ne manquent pas de raison. "Souhaits les meilleurs..." Cela indiquerait déjà que je suis un privilégié: les souhaits les moins bons étant réservés à d'autres. Mais, ne nous aventurons pas trop loin, cela conduirait facilement au quiproquo.

Le premier janvier, une fois, j'ai assisté à la messe d'un prêtre expérimenté en pastorale et qui parla avec sa tête aussi bien qu'avec son coeur. Prédicateur excellent de bout en bout. Ni trop long, ni trop court, ni trop savant: juste ce qu'il fallait pour la circonstance. *Les voeux*, a-t-il dit à son auditoire, *quoi de plus chrétien? Rien que d'écrire le nom de quelqu'un sur une enveloppe, c'est lui dire: J'ai pensé à toi, j'ai été avec toi quelques instants. Voilà de quoi satisfaire le coeur. Un mot de quelqu'un qui sait mon nom, qui se souvient de moi. Puis, un vœu, à bien y penser, n'est-ce pas une prière?* Et le prédicateur, de continuer à peu près en ces termes qui sont devenus miens à la réflexion du jour... Quand nous disons **bonne santé, bon courage...** n'est-ce pas l'équivalent de: Seigneur, garde la santé, donne la force, etc... à Papa, à Maman, à mes enfants, à mes amis, à mes confrères, à mes voisins? Il faut discerner l'intention, voir avec les yeux du coeur. Non, les voeux ne sont pas une sottise et inutile formalité. C'est pourquoi ils méritent d'être offerts avec "ferveur". Nous pouvons transformer ce geste banal en geste d'amour envers les vivants, nos parents et amis qui pèrègrinent sur cette terre avec nous, loin de nous parfois. Aussi envers ceux qui sont dans la lumière du paradis. Sans doute, ces derniers n'ont que faire des saisons et des années comme nous les comptons, nous qui vivons dans le temps' eux qui sont hors des calculs. Nos expressions doivent les amuser tout juste et bien peu les satisfaire. Pourtant, ne regrettons pas de poser ce geste envers ceux qui nous ont quittés aussi bien qu'envers nos gens de la terre. Geste de tendresse filiale, que vous trouverez puéril sans doute. L'Évangile ne nous recommande-t-il pas d'être comme des enfants?

Jésus, enseignant à prier, ne nous a-t-il pas appris l'art d'offrir des voeux au Père éternel et parfait? *Que ton nom soit sanctifié... que ton règne arrive... que ta volonté soit faite...* Si le Seigneur lui-même nous a enseigné à dire ces formules au Père, c'est peut-être pour que de chaque vœu nous fassions une prière, non? Nos parents utilisaient la formule élégante et digne: **Dieu soit céans!** C'était le vœu suprême et une prière en même temps. Ils avaient raison.

Quand je reprends tout cela pour le méditer dans mon coeur, j'ai le goût de répondre à ceux qui m'envoient des cartes avec les souhaits de la saison ou d'autres voeux meilleurs.

Alex avait huit ou dix ans (oh! il y a de cela bien longtemps, bien longtemps), l'institutrice avait aidé ses élèves à composer un boniment pour servir au repas familial du premier janvier. Le matin du Jour de l'An, au moment où la famille s'attabla, Alex avait déroulé son papier enrubanné et avait commencé à débiter ainsi:

Le dur froid de l'hiver n'a pas glacé le coeur de votre petit enfant... aussi... (Hi! hi, hi...)

Envahi par trop d'émotion, il avait éclaté en sanglots. C'était la preuve évidente que le coeur n'était ni de glace ni de pierre. Il paraît que ce furent les voeux affectueux par excellence, cette année-là. Je laisse aux témoins d'alors en juger...

Alex enverra donc, cette année encore, ses voeux les meilleurs pour un JOYEUX NOËL et une BONNE ANNÉE afin qu'il y ait du bonheur, jour après jour, jusqu'à la fin... et que **Dieu soit céans!** car vous voyez, le dur froid de l'hiver n'a pas... hi, hi, hi!...